

— **La Vie avec un trou dedans ; poèmes.** Trad. Guy LE GAUFÉY. (Vincennes : Thierry Marchaisse, 2011, 194 pp., 16 €.)

La « note sur les traducteurs » en fin de volume signale que « Guy Le Gaufey a rencontré la traduction en voulant partager son coup de foudre pour la poésie de Philip Larkin, il y a plus de vingt ans ». Cela se voit, cela s'entend, à la lecture de ces poèmes fort bien choisis où l'on retrouve la voix, le ton, le style de Philip Larkin comme s'il avait écrit en français. Seules les pages paires, portant le texte original en italiques, rappellent qu'il n'en est rien, et sans ce constant rappel qui la dénonce, la naturalisation du plus *British* des poètes anglais du XXe siècle se laisserait tout à fait oublier. Il y a dans cette habitude de publier les poésies traduites en édition bilingue un étrange aveu d'échec a priori, comme si les poèmes étaient par définition intraduisibles. Cela participe d'une sacralisation de la poésie qui, en intimidant les lecteurs, a beaucoup contribué à les en détourner. Larkin, qui portait sur toute chose un regard terriblement désabusé ne fétichisait pas plus ses propres textes qu'il ne se laissait impressionner par la coque vide des églises, et peut-être aurait-ce été l'occasion de rompre avec une tradition éditoriale qui enferme les poèmes dans le tabernacle de la double page. Autre inconvénient de la publication bilingue : elle met la traduction en position d'infériorité, elle invite toujours peu ou prou le lecteur à corriger prétentieusement la copie, mais en l'occurrence, quiconque serait tenté de s'abandonner à ce ridicule en serait pour ses frais, et ne pourrait faire autrement que d'admirer, au contraire, les nombreuses trouvailles qui rehaussent ici le plaisir de lire, comme ces « stalks of disappointment » devenus « décevants ragotons ». Certains téméraires, certains éternels insatisfaits, regretteront peut-être que les textes soient traduits en vers libres même lorsqu'à l'origine ce n'en sont pas ; certes, la traduction en vers rimés est un risque que l'on pardonne moins souvent encore qu'on n'ose le prendre : désuet fétichisme, encore une fois ! Car, en réalité, seule la signature d'un poète adoubé interdit, avant même d'ouvrir le livre, de penser qu'il puisse contenir — *horresco referens* — des « vers de mirliton », mais inversement l'absence de ce paratonnerre qu'est un nom canonique sur la couverture laisse le champ libre à la foudre des préjugés. Mais quoi ? C'est ainsi que notre époque voit les poètes, et sur ce point Le Gaufey et Hirson ont eu raison de ne pas trop bousculer les routines d'usage. Le résultat est une réussite dont il faut leur savoir gré, car la discrète magie de leur art fait découvrir aux lecteurs francophones une grande voix, si moderne par son mélange un tantinet célinien de gouaille dessalée et d'émotion authentique, que cette traduction sert sans jamais la trahir, ni seulement la forcer d'un iota. Reste à les louer d'avoir encadré ce florilège par deux textes en prose : à l'introït, après la brève préface de Le Gaufey et une notice biographique bien enlevée, « Le Principe de plaisir », où Larkin explique que le cœur d'un poème est une « idée émotionnelle » ; à l'envoi, un « Entretien à l'Observer », où se retrouve l'humour si particulier de Philip Larkin, bibliothécaire de Hull, poète déçu de n'avoir pas réussi à devenir romancier, amateur inconditionnel de jazz Nouvelle-Orléans, politiquement incorrect et fier de l'être, admirateur décomplexé de Montherlant et de Margaret Thatcher — « J'ai toujours été de droite. C'est difficile de dire pourquoi, mais n'ayant guère de pensée politique, je suppose que j'identifie la Droite avec certaines vertus et la Gauche avec certains vices. Tout cela n'est pas très équitable, assurément ». Bref, voici des textes passionnants, à dévorer d'une traite, regroupés dans un beau livre, de facture impeccable, très agréable en main, dont la couverture

représente un mur à la peinture écaillée, où se distingue nettement, en blanc sur fond multicolore, un graffiti emblématique de deux mots : « Fuck You ». Sur la quatrième est reproduite cette anecdote que Larkin raconte dans l'interview : comment Wordsworth a failli lui coûter la vie, un jour qu'il entendit quelqu'un lire *Ode à l'Immortalité* à la radio — « j'ai eu les yeux brouillés de larmes. Et quand vous conduisez dans la file du milieu à cent kilomètres-heure... ».

Joanny MOULIN (*Université d'Aix-Marseille Université*).

PHILIP LARKIN. — **Une fille en hiver.** (Paris : Thierry Marchaisse, 2011, 285 pp., 20 €.)

Guy le Gaufey, psychanalyste membre de l'École freudienne et fondateur de la revue *Littoral*, et Dominique Goy-Blanquet, professeur émérite de littérature anglaise à l'Université de Picardie proposent une version française du roman de Philip Larkin : *A Girl in Winter* (1947). C'est un ouvrage tout à fait admirable, d'abord par la très fine orfèvrerie de la traduction, d'une transparence diamantine où chatoient toutes les nuances du style éblouissant de Larkin, plongeant le lecteur par une magie invisible dans l'atmosphère insolite du Londres des années 1940. Mais il convient de saluer également la perspicacité littéraire de leur initiative éditoriale, car ils offrent ici aux lecteurs francophones de découvrir un romancier d'un immense talent, qui pour des raisons à lui seul connues choisit de se détourner de la fiction pour devenir l'un des plus grands poètes britanniques du XXe siècle. Philip Larkin (1922-1985) n'avait que 22 ans lorsqu'il écrivit ce deuxième roman, qui après *Jill* (1946) devait former une trilogie qu'il n'acheva jamais : « It was probably the 'intensest' moment of my life » (interview avec R. Philipps, « The Art of Poetry », *Paris Review* n° 30). Sous l'apparente simplicité de l'écriture se déploie une profonde subtilité de vision des personnages et de la société anglaise — roman d'amour, oui, mais roman du renoncement à l'amour, roman d'éducation, roman à thème, roman social... On a envie de dire « roman noir », tant l'intrigue amoureuse se déploie avec un suspense de polar noir, dont tout l'intérêt réside dans l'évocation clinique de l'ambiance et de l'esprit d'une époque. Le noir, c'est l'hiver de Londres dans la nuit après le blitz, qui en pesant intolérablement sur les êtres les révèle et les abîme. Il y a aussi dans ce vieux roman étonnamment moderne de Philip Larkin quelque chose de *Stupeur et tremblements* d'Amélie Nothomb (1999). Comme pour son premier roman, Larkin a choisi de donner le rôle principal à un personnage féminin : Katherine Lind, jeune femme étrangère réfugiée à Londres, gagne modestement sa vie comme employée de bibliothèque, en butte au harcèlement moral de Mr Lancelot Astley, splendide spécimen du petit chef et du persécuteur minable. Une collègue mesquine que Katherine doit accompagner chez le dentiste et à qui elle commet l'erreur de se confier un peu, un sac à main échangé par erreur dans lequel elle découvre une lettre, lancent l'intrigue antiromanesque qui l'embourbera dans le marigot nauséabond de relations humaines décevantes. Mais le splendide relief du roman tient à la seconde de ses trois parties, flash-back central sur le premier voyage de Katherine en Angleterre : elle avait 16 ans, et répondait à l'invitation d'un correspondant de son âge, Robin Fennel. Charme suranné de l'Angleterre des années 1930 : raquettes de tennis que l'on visse dans une presse, thé « Empire », aiguilles de gramophone qu'il faut régulièrement changer pour écouter des 78-tours pleureurs... On ne saura jamais de quel pays vient Katherine, et Larkin réussit le tour de force de mettre en scène une leçon de langue qu'elle donne à Robin sans qu'on puisse deviner laquelle. Sous de tels écrans de fumée, le texte dissimule que le personnage clé est Jane, la grande soeur de Robin, qui ne parle ni ne lit la langue de Katherine, mais est tombée

amoureuse d'elle par lettres interposées, manipulant son frère, plus jeune qu'elle de 9 ans, pour qu'il l'invite en vacances chez eux. Dans cette famille d'Anglais de la classe moyenne où le *small talk* est érigé en art de vivre, Katherine et Jane découvrent, à leur insu, l'amour entre femmes — volte face ! Jane se fiance sur-le-champ au premier crétin qui passe ; Katherine se laisse embrasser par ce pissefroid de Robin alors qu'elle vient de comprendre qu'elle s'est trompée en croyant l'aimer. La troisième partie dénoue avec un souple brio les intrigues ainsi superposées, laissant l'héroïne dans cette implacable nausée si caractéristique de Larkin, en comparaison de laquelle celle de Sartre fait figure de complaisance romantique. Mention : coup de cœur !

Joanny MOULIN (Université d'Aix-Marseille Université).